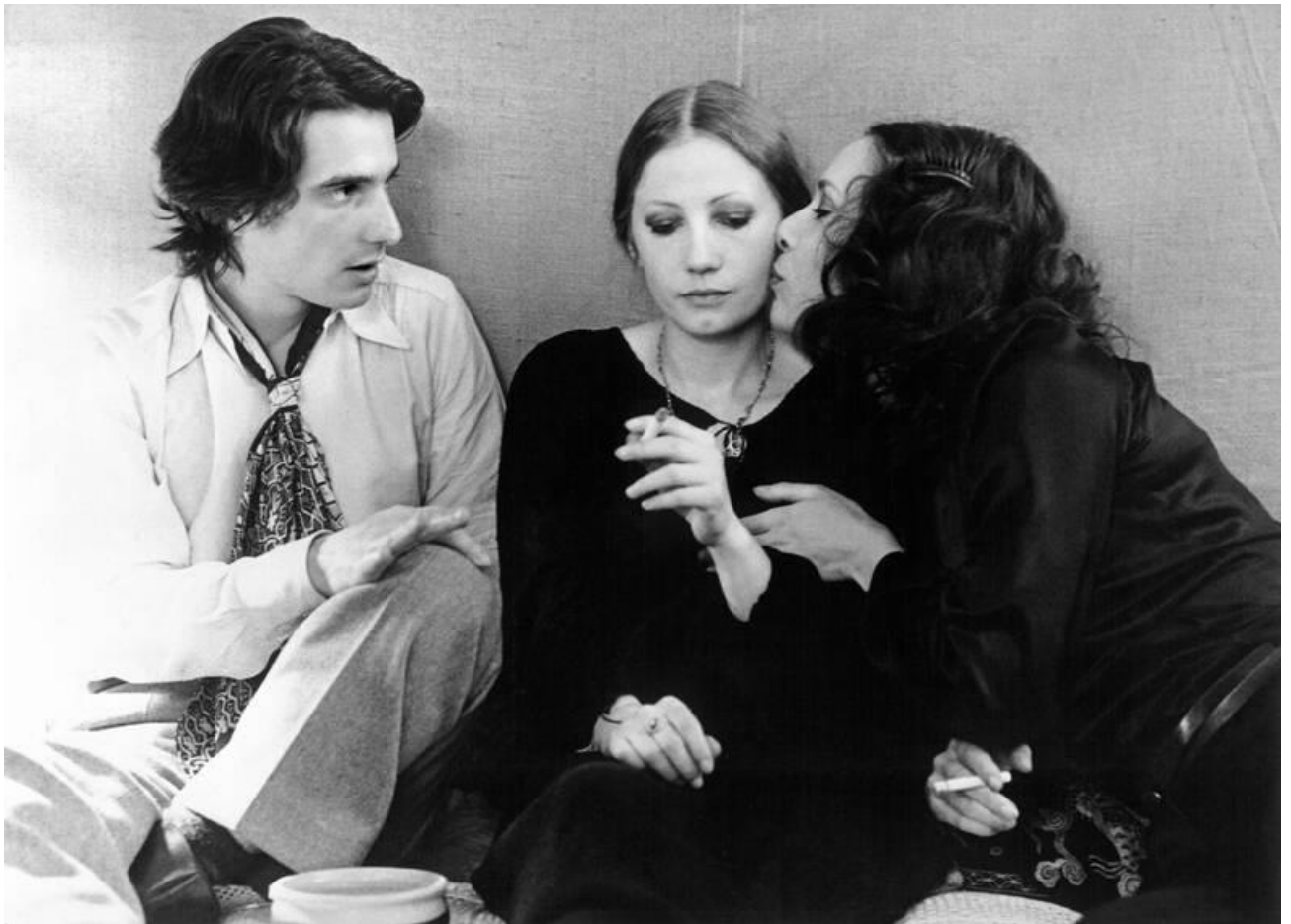


Interview

## Restauration de «la Maman et la Putain»: «J’ai eu le sentiment d’accéder à quelque chose qui n’avait jamais été filmé»

A l’occasion de la restauration de l’œuvre de Jean Eustache, entretien croisé entre Françoise Lebrun, qui interprétait Veronika dans le film culte, et l’actrice Nadia Tereszkiewicz, révélation de ce Festival de Cannes, enthousiasmée de l’avoir découvert sur grand écran.



Jean-Pierre Léaud, Françoise Lebrun et Bernadette Lafont dans «la Maman et la Putain» de Jean Eustache, sorti en 1973. (Bernard Prim/Films du losange)

par [Anne Diatkine](#)

Libération, le 7 juin 2022 à 20h01

Trois heures et quarante minutes plus tard, Nadia Tereszkiewicz laisse s’échapper un «*Déjà ?*» sincèrement surpris. Il est près de minuit, le générique de fin de *la Maman et la Putain* est tombé, et la jeune comédienne, qui n’avait jamais vu le chef-d’œuvre de Jean Eustache, refuse de «sortir» du film. Elle n’a pas envie d’abandonner les trois interprètes – Jean-Pierre Léaud,

Françoise Lebrun et Bernadette Lafont –, la profondeur lumineuse du noir et blanc enfin restaurée du chef opérateur Pierre Lhomme, la somptuosité des regards et des visages qui s'éclairent d'un sourire, et peut-être plus encore, ce sentiment unique «*d'accéder à une vérité de l'intime jamais rencontrée auparavant au cinéma*», dit-elle, autant bouleversée qu'intriguée. Quelques jours auparavant, on avait pris peur : n'y avait-il pas un risque que ce film mythique si longtemps espéré et attendu, se révèle être un mirage ? Ne l'avait-on pas rêvé depuis des décennies faute de pouvoir le découvrir sur grand écran ? Comment allait-il résonner aujourd'hui dans un monde qui n'a plus rien à voir, et notamment auprès des jeunes gens ? Serait-il capable de s'extirper des griffes des années, ou resterait-il réduit à un vestige archéologique, un document sur l'après-68, aussi exceptionnel soit-il ? Ça aurait été triste, mais ce n'était pas impossible. Curieusement, la restauration de la copie – image et son – plonge le spectateur dans une intensité de chaque instant, au présent. Il est vain de se demander si c'est nous qui voyageons dans le temps, ou le film qui surgit comme un bolide miraculé auprès de nous.

Cinquante ans plus tard, ce film sur la parole, dont les péripéties ne sont jamais montrées autrement que par ce que les mots font voir, témoigne de manière évidente du génie d'un acteur, Jean-Pierre Léaud, aux côtés de Bernadette Lafont et Françoise Lebrun, elles aussi remarquables. Mais dans sa nouveauté, sur la pellicule et le son lavés des cicatrices et des dommages du temps, le film apparaît comme une planète singulière, autonome, intemporelle, qui n'a besoin d'aucune référence, aucun savoir préalable, pour qu'on s'y engouffre, s'y promène, y demeure. Ce qui la rend si difficile à quitter est son absence d'artifice. «*Une vérité saisie comme on n'en a jamais vu au cinéma. Pour moi, le plus grand film du monde*» : c'est ce que dit [le cinéaste israélien Nadav Lapid](#), qui lui aussi s'est déplacé pour voir pour la première fois son film fétiche sur grand écran.

Cela a été dit et rabâché, *la Maman et la Putain*, rarement montré en salle depuis sa sortie en 1973, a connu de longues décennies de purgatoire. Certes, il était possible de parvenir à de mauvaises copies piratées, au son inaudible et à la copie rayée, parfois sous-titrées en coréen. C'était un plaisir de cinéphile. La pellicule s'abîmait, il fallait faire vite, le film était en danger de disparaître comme toute l'œuvre de Jean Eustache à l'exception d'*Une sale histoire* disponible en DVD. L'ensemble de cette œuvre, une petite douzaine de films en dix-sept ans, conçue entre 1963 à 1980, de tout format, de tout genre, documentaires et fictions, a été confié par le fils de Jean Eustache, Boris, unique héritier, à Charles Gillibert, à la tête de CG Cinéma et des Films du losange depuis juillet 2021. Laquelle maison de production participa à la production de *la Maman et la Putain*. C'est donc cette société, par l'entremise de la distributrice Régine Vial, qui se charge de la restauration de tous les films, «ces Mauvaises Fréquentations, ce Père Noël qui en noir et blanc a les yeux bleus», comme l'a rappelé, dans un mot lu en son absence, Françoise Lebrun. La comédienne n'était pas là, mais la voici dans un café de la rue Juliette-Dodu, le lendemain de l'avant-première. Conversation entre la jeune comédienne [qui vient d'enthousiasmer Cannes avec son rôle dans les Amandiers](#), Nadia Tereszkiewicz, émerveillée et intarissable et de son interprète, Françoise Lebrun, renvoyée à son rôle de Veronika depuis cinquante ans.



Françoise Lebrun: «Ce tournage a été le plus facile de ma vie.» (Manuel Braun/Libération)

**Nadia, qu'est-ce qui vous a tant frappée dans ce film, pour que vous y pensiez toute la nuit ?**

**Nadia Tereszkievicz :** J'ai eu le sentiment d'accéder à quelque chose qui n'a jamais été filmé auparavant et ne l'a pas été depuis. Je n'avais jamais vu un film qui me mette à cette place de spectatrice. Les personnages ont des discussions qu'on a encore aujourd'hui durant toute une

nuits ou des centaines. Je pense à la possessivité amoureuse ou à la scène des yaourts. Je comprends pleinement l'achat des packs de yaourts par Veronika dans l'espoir de faire plaisir à son amant. Tout dans le film me renvoie aux questionnements de mes amis et aux miens. C'est quand même incroyable qu'on se pose aujourd'hui les mêmes interrogations sur le couple alors qu'on ne vit plus du tout dans le même monde !

### **Qu'est-ce qui crée cette proximité ?**

**N.T. :** Les longs plans sur l'écoute des acteurs sont extraordinaires. On parle beaucoup des monologues de *la Maman et la Putain*. Mais dans vos regards, les sourires que vous lâchez, Françoise, pendant que vous écoutez Jean-Pierre Léaud, on voit tout passer. Ce qui est à l'écran devient comme un flux de pensées... Moi qui d'habitude m'ennuie très vite pendant les films d'une heure trente, là, je n'ai pas bougé un cil ! Bien sûr, le film n'est pas en temps réel, c'est un temps reconstruit, mais qui donne l'impression qu'on est au cœur des vies. Rien de ce que disent les personnages ne paraît anecdotique, alors même que c'est une parole tissée de digressions et d'histoires. Je suis fascinée par la manière dont les personnages se rencontrent et se perdent. Non seulement les personnages se laissent accoster – ce qui ne se fait plus du tout aujourd'hui – mais de plus quand ils posent un «lapin», leur absence devient le sujet d'une conversation. Deviez-vous respecter le texte à un mot près, Françoise ?

**Françoise Lebrun :** On devait dire son texte à la virgule près. Jean [Eustache] m'avait donné à écouter des enregistrements de la voix de la personne qui a été le modèle de mon personnage. Ça a été une direction musicale. Il y avait des silences, des blanches, des noires. J'ai essayé de retrouver son rythme. A tel point que, hors tournage, le producteur du film Pierre Cottrell me disait : «*Arrête de parler comme elle.*»

### **Aviez-vous eu connaissance des dialogues longtemps avant le tournage ?**

**F.L. :** Je suis troublée, car il me semble que le délai était court, alors même que je sais que Jean-Pierre Léaud, Bernadette Lafont et Jean se sont rencontrés quelques mois avant le tournage le week-end, dans la maison de campagne où habitait Bernadette. Jean leur lisait comme un feuilleton ses écritures en cours. Ce qui a permis d'ailleurs à Jean-Pierre, qui à l'époque était une star sur qui se montaient des projets, de participer à la recherche des financements.

**N.T. :** On peut croire que vous découvriez ce que vous dit Léaud. Aviez-vous eu vos répliques sans les siennes ?

**F.L. :** J'ai vraiment un blanc. J'ai quand même dû avoir l'ensemble qui ne ressemblait d'ailleurs pas à un scénario. Mais selon la forme physique, vocale, avec laquelle Jean-Pierre s'adressait à moi, je réagissais. Jean-Pierre Léaud a une façon de jouer qui est si imprévisible, qu'on a toujours l'impression d'entendre ce qu'il dit pour la première fois. D'autant qu'on ne faisait aucune répétition. Jean ne les supportait pas. Il aurait eu bien trop peur que quelque chose d'unique n'advienne et que la caméra ne soit condamnée ensuite à n'enregistrer qu'une simple redite. On faisait très peu de prises, rarement plus de deux, et la deuxième n'existait que parce qu'elle était rendue obligatoire en cas de pépin technique. Je n'avais aucun point de comparaison. Je ne savais pas par exemple qu'il était hors norme de tourner jusqu'à quinze minutes utiles par jour, et si rapidement.

**N.T. :** Jean-Pierre Léaud jouait-il avec vous hors champ ?

**F.L. :** Je ne crois pas. Hors champ, il apprenait son texte. Il était terrifié par la longueur des tirades, et Jean l'interrompait à la moindre erreur.

### **Comment avez-vous atterri sur le tournage ?**

**F.L. :** Jean m'a demandé si je voulais jouer dans un film qu'il allait écrire sans m'en dire plus. J'ai répondu : «*Oui, si c'est une comédie, ce serait bien ! Ça doit être rigolo à faire.*» On avait toute une vie de cinémathèque ensemble, où pendant sept ans, j'avais vu avec lui des comédies américaines, des films de Leo McCarey, *Cette Sacrée Vérité*, *Elle et Lui*... Quand j'ai vu arriver le texte, je me suis dit : «*Allons-y pour ce drame*» quoique beaucoup de répliques du film me fassent rire. Mais la lecture ne prédit pas l'intensité du tournage. On s'était rencontrés en 1964 à un festival de cinéma à Evian, où il montrait son premier film, *les Mauvaises Fréquentations*. Après la projection, j'ai demandé qui était son auteur. Il y avait un tel élan, une telle liberté...

### **Aviez-vous déjà été devant une caméra ?**

**F.L. :** Je n'avais pas nécessairement envie d'être actrice. J'étais prof de grammaire et littérature française à la Sorbonne. J'avais tenu un tout petit rôle dans un film de Jean-Claude Biette, que j'avais rencontré par Eustache, puis j'avais été une jeune fille morte dans *le Château de Pointilly* d'Adolfo Arrieta, en me sentant dans un état d'imposture total. Avec Adolfo, c'était comme un jeu d'enfant. Il avait ressuscité mon personnage si bien que j'avais plus de scènes qu'escomptées, et un petit monologue final. Jean a vu le film, je crois qu'il en a conçu une petite jalousie. C'était déjà la fin d'une relation. Ceci dit, cela m'agace beaucoup lorsqu'on rabat sur *la Maman et la Putain* des éléments de la vie privée...

### **Nadia, est-ce qu'il y a des scènes difficiles à supporter aujourd'hui, ou qui apparaissent comme terriblement datées ?**

**N.T. :** Sans bien connaître cette époque, l'après-68, on accepte de plonger dans ce temps. Le film laisse cette liberté. On sait que l'IVG est encore illégale, et d'ailleurs elle est évoquée. J'ai été troublée par le discours sur l'avortement d'Alexandre. Je ne suis pas certaine qu'il existe tant d'autres films qui parlent de l'avortement vu par un homme sans que ce ne soit leur sujet, mais tout simplement parce qu'il fait partie de la vie des femmes. Pour moi, *la Maman et la Putain* est un film féministe.

**F.L. :** Ça me fait plaisir que vous l'ayez perçu ainsi, car quand le film est sorti en 1973, j'ai le souvenir au contraire de discussions où il était attaqué sur ce versant. On reprochait par exemple à mon personnage de ne pas être opposée à l'idée d'aller porter le petit-déjeuner au lit à son amant. A l'époque le film a été reçu par une partie du public comme misogyne. Il était que dans le monologue de la fin, Veronika parle de faire un enfant avec celui qu'on aime. Ça semblait horriblement réactionnaire !

**N.T. :** Je suis très étonnée... C'est pourtant un film qui offre la parole aux personnages féminins comme rarement. Et pas seulement la parole. On les voit choisir avec qui elles veulent aller, ce qu'elles veulent faire. Quand Veronika lance à Alexandre «*Pourquoi n'ai-je pas le droit de vous dire que j'ai envie de baiser avec toi, pourquoi les femmes ne devraient jamais le dire, qu'est-ce qui vous fait fuir ?*» c'est une interrogation très moderne. De même, la façon dont elle parle de son corps. Un mot m'a particulièrement réjouie : récemment j'étais sur un tournage, et j'ai mis quarante mille ans à dire qu'il fallait que je mette un tampon

comme si c'était tabou. Si bien qu'alors que vous êtes beaux, que les lumières les angles, le noir et blanc, le maquillage, sont magnifiques, et que ce mot «*Tampax*» sort de votre bouche, je me suis surprise à dire à haute voix : «*Yes.*»



Nadia Tereszkievicz: «Pour moi, c'est un film féministe.» (Manuel Braun/Libération)

## Que représentait pour vous ce film, Nadia ?

**N.T. :** Ses dialogues sont une référence dans les cours de théâtre et jusqu'à présent le texte apparaissait comme un tout. Je connaissais le monologue de Veronika pour l'avoir appris par cœur et avoir vu beaucoup d'amies le jouer. Et surtout, pendant tout le tournage des *Amandiers*, Valeria Bruni Tedeschi n'arrêtait pas de répéter : «*Fume comme Françoise, Nadia, fume comme Françoise dans la Maman et la Putain !*» L'apprentie actrice des années 80 que je joue n'était pas fumeuse, mais elle était influencée par les attitudes d'une actrice dans un film inaccessible. Ensuite Valeria nous lançait : «*Ils n'ont pas vu la Maman et la Putain ! Ce n'est pas possible. On arrête le tournage !*» En projection, hier, j'écoutais le monologue de Veronika, et d'un coup, je l'ai entendu viscéralement, j'ai eu l'impression que les mots devenaient organiques, comme une sorte de transe, je me suis mise à pleurer...

**F.L. :** Les mots sont toujours plus forts que les intentions. Il faut les dire sans intention. Après, on peut toujours faire l'hypothèse que de même que Veronika achète trop de yaourts, elle prend trop de mots, ils la protègent et elle se blesse avec. En 1973, pendant la projection à Cannes, la salle réagissait très fortement au vocabulaire. A la conférence de presse, un journaliste avait compté le nombre de fois où mon personnage prononçait le mot «*baiser*». Il en avait oublié de regarder le film, qui était accueilli de manière houleuse, décrit comme ordurier. [Gilles Jacob](#) – je crois qu'il s'est ravisé depuis – avait même dit lors d'une émission de télévision que c'était «*un non-film par un non-cinéaste, joué par Léaud, un non-acteur*». Le mélange du vouvoiement et du vocabulaire trivial choquait énormément. Mais aujourd'hui, Instagram censure la bande-annonce en ajoutant un bip à chaque fois qu'un personnage dit «*baise*»

**N.T. :** J'ai honte, mais c'est la première fois depuis *les 400 Coups* que je vois un film avec Jean-Pierre Léaud et j'ai eu l'impression d'être devant le plus grand acteur du monde ! Moi qui croyais connaître un peu le film à travers ses dialogues, je me suis aperçue qu'ils n'étaient rien sans les acteurs, sans cette image en noir et blanc, sans ces plans si denses grâce à la mobilité des visages.

## Vous pourriez parler du tournage, Françoise ?

**F.L. :** Je n'y tiens pas, car j'ai été assez préservée de tous les troubles et conflits. Je rentrais chez moi, délestée d'un poids avec le sentiment du travail bien fait... Je sais qu'il y a eu des moments tendus, par exemple Jean était furieux que Bernadette doive quitter le tournage car une comédie sans intérêt l'attendait. Mais pour moi, le tournage de *la Maman et la Putain* a été le plus facile de ma vie, [avec Vortex de Gaspar Noé](#), cinquante ans plus tard !

## Quelle perception aviez-vous du film pendant le tournage ?

**F.L. :** La seule chose dont j'étais certaine était la nécessité vitale de ce tournage. Je cherchais contre vent et marées à être au plus près de ce que voulait Jean Eustache, sans qu'on ait à se parler, sans lui poser de question. Dans cette quête, je me suis sentie très portée, protégée par l'équipe qui était minime, celle d'un court métrage, notamment par le chef opérateur, Pierre Lhomme, l'ingénieur du son Jean-Pierre Ruh, l'assistant réalisateur, Luc Béraud. Et Jean lui-même, bien sûr. Cette recherche se passait de mots. Elle était très intuitive. Je savais ce qu'il aimait, ce qu'il détestait. Jean a dû me donner deux indications qui étaient des références : *l'Aurore* de Murnau, pour le maquillage et la fin de *la Chienne* de Jean Renoir, pour le monologue de Veronika.

### **Le maquillage, la coiffure, le châle, les costumes de Veronika : étaient-ce les vôtres ?**

**F.L. :** Ce châle qui l'enrobe, je crois que je l'avais crocheté... Les deux nattes tressées en chignon, j'ai le souvenir qu'on les avait cherchées, mais il est possible que la femme qui a inspiré mon personnage se coiffait ainsi. C'est comme cette histoire du faux Belmondo, qui passait à la Coupole avec des bobines sous le bras, que le personnage joué par Léaud raconte : il a réellement existé et il était devenu plus vrai que le vrai. Moi aussi, avec les années, je ne peux plus différencier l'original de la copie. Seul le film demeure.

[https://www.liberation.fr/culture/restauration-de-la-maman-et-la-putain-jai-eu-le-sentiment-daccéder-a-quelque-chose-qui-navait-jamais-ete-filme-20220607\\_FOCO4GMN3NCKTKPIRH25ZGRS5Q/](https://www.liberation.fr/culture/restauration-de-la-maman-et-la-putain-jai-eu-le-sentiment-daccéder-a-quelque-chose-qui-navait-jamais-ete-filme-20220607_FOCO4GMN3NCKTKPIRH25ZGRS5Q/)